

L'écurie

L'écurie d'un chalet est un endroit vraiment extraordinaire. Ici le plafond empêche de découvrir la poutraison. Ailleurs on peut découvrir la charpente jusqu'au toit, impressions de volume et d'élégance vraiment exceptionnelles.

Il vaut vraiment la peine de pénétrer en quelques-unes de ces écuries, toujours en service, mais souvent aussi ne servant plus, les bêtes désormais, génisses en particulier, « condamnées » à passer leur saison dans la saine et belle nature d'un alpage. Tant qu'il y a à brouter...



Chalet de la Petite-Chaux, avec l'écurie et la porte de communication avec la cuisine.



Porte voûtée de l'écurie côté sud-est.



L'écurie de la Branette toute belle nettoyée au Kärcher





Henri Reymond à la machine à traire.

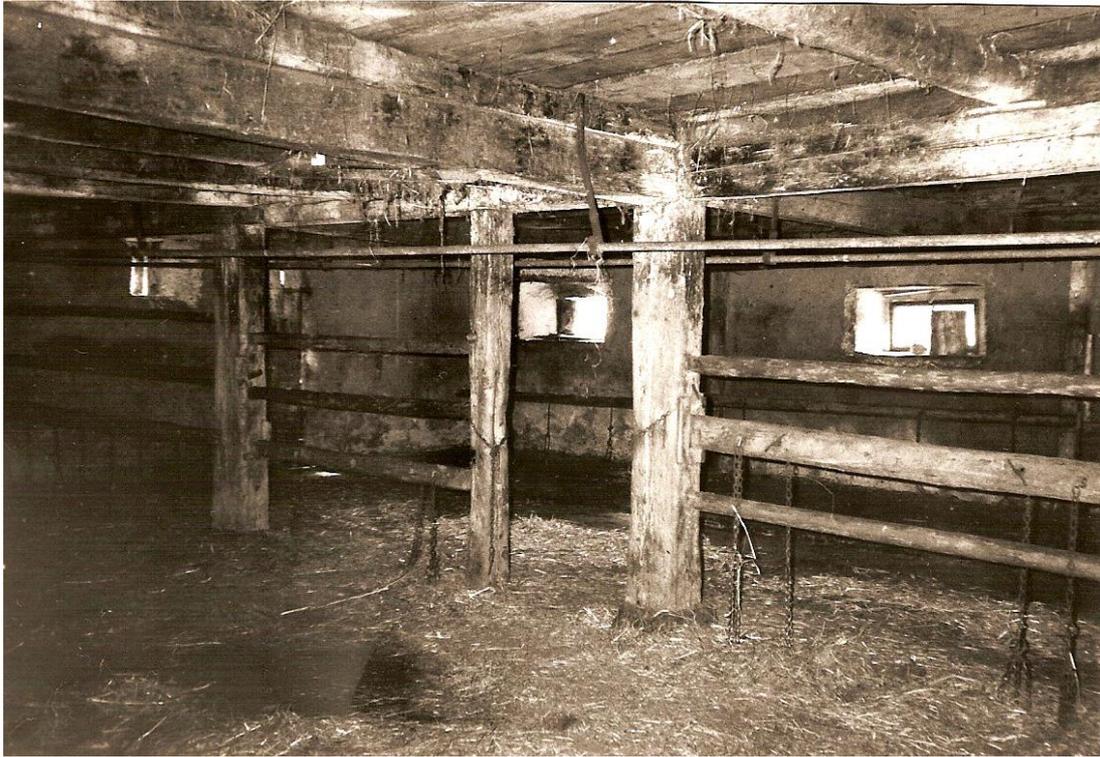


Marek, le Polonais, fidèle à la Branette depuis des années. 2014.

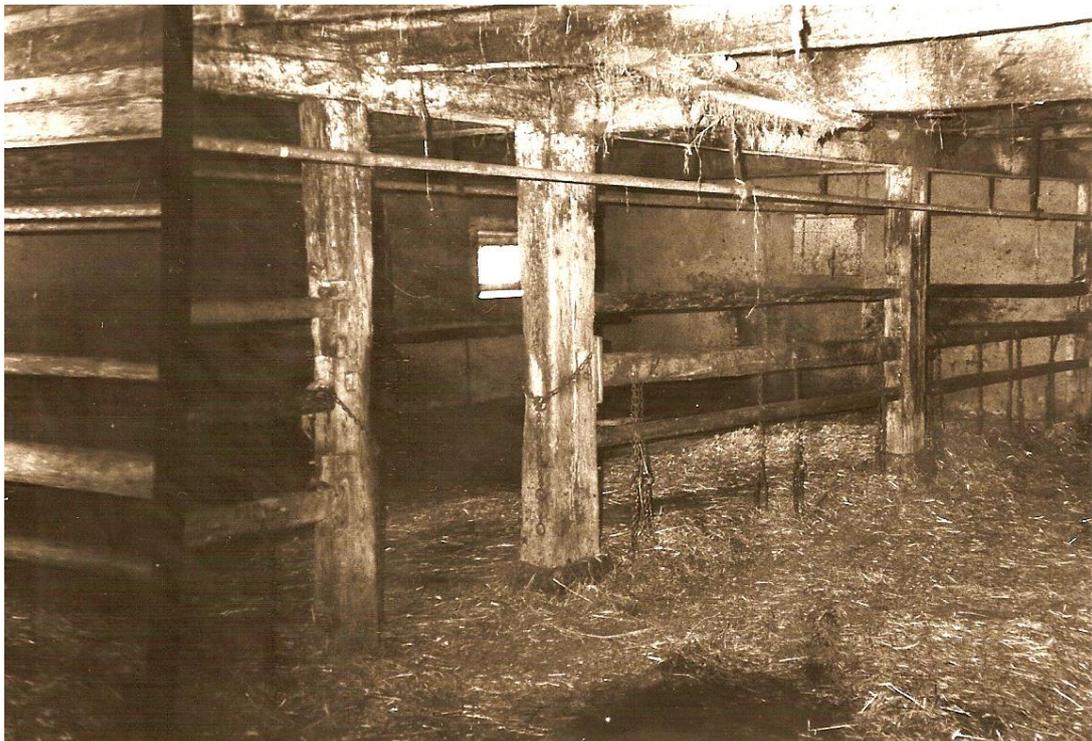


Devant la porte d'écurie en 2013.

Mais revenons une fois encore à Mallevaux-Dessus pour révéler plus d'éléments propres à l'écurie.



Le lamentable état de cette écurie Vers 1990. De quoi vous faire honte ! Document néanmoins intéressant. On y voit courant à 50 cm du plafond les tuyaux ayant servi jusque dans les années septante à l'aspiration nécessaire aux pots de la machine à traire. Le compresseur était à l'extérieur, situé immédiatement au pied du mur entre les deux portes. Toute cette ferraille a naturellement été enlevée et l'écurie nettoyée afin de lui redonner un peu de lustre. Ainsi tous les chalets, ou presque tous, ont souvent présenté des spectacles affligeants de laisser-aller lamentables et presque inexplicables, un peu comme si cette civilisation des alpages en était arrivée à son terme. Pas de vains regrets, l'ensemble de cette bâtisse si délaissée a été repris en main et rien de ce qui peut apparaître ici ne subsiste. Ou très peu.





Un renouveau certain.



Le bétail dans les années septante. On a mis des ficelles aux queues afin lors de la traite de ne pas recevoir les poils terminaux de celles-ci dans les yeux, ce qui vous occasionne des brûlures terribles.



G. Rochat à la traite. Pas de botte-cul pour lui, mais un solide tabouret de cuisine.

Comme il se plaisait à l'écurie

Il se rendait tellement compte, que quand on est attaché à sa montagne, à son chalet en particulier, qui est plus intime et qui est aussi le centre absolu de son petit monde, que l'on s'est découvert une sorte de passion pour cet univers-là, on va tellement loin dans le détail de ses affections, que pour finir, ou même tôt, plus personne ne peut vous suivre. Si bien que ces choses-là que vous avez en vous, venues on ne sait d'où, des ancêtres peut-être, ou d'un atavisme quelconque, on ne peut plus les partager avec personne. On va au-delà de ce que d'aucuns demandent à la vie de la montagne. Et même ceux qui sont rattachés aux chalets par une profession quelconque, les architectes par exemple, ne parlons pas des maçons qui ne sont en général que d'effroyables barbouilleurs, ne peuvent comprendre ces choses-là, qui sont toutes petites. Mais en même temps vraies. Quelque part. Car allez savoir si pour finir, on n'en arrive pas aussi à devenir fou. A croire voir des choses dans les choses, des trucs que les autres n'imaginent même pas, à pénétrer dans la matière pour tenter de comprendre comment elle est faite au cœur et ce qu'elle peut vous révéler.

Et ne parlons pas des odeurs ! Il y aurait ici un chapitre entier.

Donc, à trop se spécialiser, non afin d'intéresser des revues savantes, non plus pour passer un examen quelconque, ni pour épater son auditoire autour de la table ronde, on finit par ne plus se faire comprendre. Il y a désormais comme un mur entre vous, et eux tous, la seconde partie du monde, quoi. Et celui-là est infranchissable.

C'est pourquoi, le berger, quand il prend la plume pour raconter son chalet, par exemple le soir et après qu'il ait soupé, il y a une bonne chaleur dans la cuisine parce qu'il a fait du feu pour réchauffer sa pitance, et puis on saurait rester dans l'humidité comme ça le soir sans un peu de chaud, ce serait invivable, il sait qu'il le fait en vain, et que ce qu'il met sur le papier, ce sera sans importance pour personne. Il sait et il comprend ainsi que ces quelques mots qu'il trace, parce qu'il ne peut pas faire autrement, ils ne seront jamais valables que pour lui, quand il se relira, une fois par exemple qu'il aura quitté sa profession de berger et qu'ailleurs, car ici ce n'est pas chez lui, juste un chalet qu'il occupe pendant la saison d'alpage, et pourtant combien il l'aime, il pourra retrouver de cette manière l'ambiance qu'il avait pu percevoir dans ces différents locaux.

Il parle de locaux, car ils sont nombreux, en fait. Tenez, ici, il y a déjà au rez, la cuisine, ancien local de fabrication, il y a la cave à fromage, placée au levant et puis la chambre à lait, située au nord. Les trois pièces communiquent entre elles par deux portes. On rentre à la cuisine qui est centrale par la porte d'entrée qui, d'ordinaire, a belle apparence, avec parfois plein de marques dessus. Ces demi-bergers qui pleuraient d'ennui et témoignaient ainsi de leur souffrance, ou ces vieux de la vieille qui voulaient affirmer de cette manière ce que cela veut dire, vingt saisons d'alpage dans un même chalet. En bien ou en mal.

Ensuite au rez, en prolongation de la cuisine, l'écurie. Vous pouvez y aller par une autre porte, celle-ci si vieille qu'on peut assurément la dater des débuts de la vie de ce chalet, il y aura bientôt trois siècles. Elle en a eu, des pivotements sur son gros axe dont un bout est pris dans la planche d'en haut, et l'autre bout dans la planche d'en bas, les extrémités directement taillées dans cette planche du bord qui est plus épaisse que les autres. On fait deux marches pour monter à l'écurie plus haute que la cuisine de trente centimètres environ. Et sur ces deux marches, l'une est en calcaire, usée ainsi qu'il se doit, l'autre en bois, que l'on a pu remplacer de temps à autre, il en est passé, du monde.

On en était à se poser la question de savoir combien de fois la porte avait pivoté sur elle-même. Comptez au minimum cinquante fois d'une journée alors qu'il y avait encore ici la belle équipe de cinq bergers, et vous aurez en trois siècles, admettons 120 journées d'alpages par an, un pivotement répété un million huit cent mille fois. Ce qui est impressionnant. Elle n'en fera plus autant, c'est certain.

Et pour l'étage, il y a trois pièces, si l'on peut dire. Il y a déjà l'ancienne chambre, construite au début du dix huitième siècle. Il y a la nouvelle chambre, édifiée en pleine période de guerre, en 1942. Et il y a bien sûr le galetas ou le solin, celui-ci devant servir à emmagasiner le peu de paille que l'on utilise comme litière, et la grosse réserve de foin qu'il est nécessaire et officiel de posséder en cas de neige précoce ou tardive, quand le bétail n'arrive pas à trouver sa nourriture sur le pâturage et qu'il faut le rentrer pour l'affourager à l'intérieur. On lance alors le foin par un espace que l'on dégage en retirant deux ou trois planches.

Cela sans compter le boiton sis dans une prolongation du chalet sur l'arrière, avec deux parties, l'une réservée, celle du fond, à la grosse laie et à ses multiples

petits, tandis que la première partie reste pour les cochons, eux tous que l'on engraisse avec le petit lait qu'il reste après la fabrication du fromage, et dont l'un servira pour la famille, que l'on tuera et bouchoyera à l'automne. Ainsi va la vie à la campagne, des cadeaux pour personne, et même pas pour soi-même. Un soi-même toujours esclave de son exploitation, esclave du canton, du pays tout entier qui vous fait néanmoins croire à une saine poésie en magnifiant votre métier et alors même que vous arrivez tout juste à nouer les deux bouts en vous saoulant de travail.

Tu parles d'un métier, quand tu dois traire deux fois par jour, jamais de vacances, les deux pieds dans la boue et la mouillasse, ici autour du chalet, et ailleurs, dans les cultures, une pétaudière où plus rien ne pousse à cause de l'humidité. La poésie c'est pour les autres, pas pour ceux-là qui d'ailleurs ne savent vraiment pas qu'en faire.

Voilà donc le découpage du chalet achevé. Et lui, aujourd'hui, ce qu'il veut vous faire comprendre, c'est le plaisir qu'il a, et cela malgré ces propos pessimistes, d'être à l'écurie quand celle-ci est belle propre après que les bêtes aient été lâchées. Le fumier a été chargé dans le tombereau, et le collègue, car c'est à son tour, il est allé le mener aux Grands Places derrière. Il connaît le chemin qui est tout en pierres, sans confort, où tu vas cahotant avec ton cheval et ton engin, et alors que la bouse, elle est comme de l'eau, elle ballote entre ses quatre planches et s'en va parfois par de larges éclaboussures gicler la croupe du cheval qui n'en demande pas tant. Tu as simplement eu la mauvaise idée d'en mettre un peu trop pour affronter le chemin qu'il y a entre les deux plans, et celui-ci est mauvais au possible.

La voilà donc, l'écurie, belle propre et sans encombrement, d'un bout à l'autre. Ce n'est pas encore le temps où on la sert pour entreposer des machines pendant l'hiver, ou même l'été, puisque le bétail resterait dehors jour et nuit et ne reviendrait plus dans le chalet. Non, car ici l'on rentre encore les vaches deux fois par jour pour la traite, et on les attache, chacune à son endroit qu'elle connaît, pas besoin de cette manière de les trier. Elles y vont toutes seules.

Cette bonne vieille écurie que l'on avait fini par se résoudre à chauler, par mesure d'hygiène certes, pour lui donner plus de lumière aussi, mais surtout pour le coup d'œil, qu'après avoir été encatollée sur les quatre murs pendant des décennies, elle retrouve un aspect agréable qu'elle avait perdu depuis longtemps.

Pour bien regarder l'écurie, on reste debout. Et puisque l'on vient de râbler, que le tombereau n'est pas parti depuis plus de dix minutes, l'écurie, elle sent encore très fort la bouse. Et elle la sentira, n'ayez crainte, toute la nuit encore, de telle manière que quand vous serez au lit dans l'une des deux chambres,

surtout dans l'ancienne qui est placée, elle, droit au dessus de l'écurie, que l'on aperçoit d'ailleurs quand l'on monte là-haut et qu'on regarde contre le plancher où les lames sont disjointes, vous aurez parfois peine à dormir, tant cette odeur là, qui ne vous gêne pourtant pas d'ordinaire, est forte. Surtout au printemps, quand l'herbe est tendre et que les bêtes rafent facilement. On dirait même que cette bouse, elle a comme des relents d'ammoniaque.

Pour regarder l'écurie, on s'est mis là d'où l'on rentre, venu de la cuisine. Il y a là un passage, pour protéger les hommes du bétail quand celui-ci rentre ou sort. Pour ne pas se faire bousculer au moins jusqu'à la raie du milieu qui reste glissante tant qu'elle ne s'est pas un peu ressuyée.

Alors de là, on peut la voir de tous les cotés, l'écurie, de face ou en enfilade. Et ce que l'on voit, dans la première ranche, c'est la porte, à gauche. La grande porte de l'écurie qui laisse passer non seulement le bétail quand elle est ouverte, mais fermée, beaucoup de jour encore, tant elle est vieille, qu'elle a souffert, qu'elle s'est disjointe. Et puis aussi elle porte les marques de son agrandissement, quand l'on s'est résolu à remonter les poutres du toit au niveau des murs, parce que l'homme et le bétail, ils avaient grandi. Et qu'autrement on n'aurait plus fait que se cogner la tête contre le montant supérieur de la porte. Elle garde encore, et la chose se voit par les épars qui se sont voilés sur les gonds, la trace de ces cents fois où les bêtes se sont mises à rentrer à deux en même temps, et qu'avec leur large poitrail elles ont fait gicler les deux vantaux de la porte contre les murs où ils ont claqué comme s'ils avaient été chassés par un fort coup de vent. La porte s'est fendue plusieurs fois, mais les gonds quant à eux, ils ont tenu, et c'est bien là l'essentiel.

Et cette porte, qui n'est pas d'une épaisseur excessive, elle est vieille. Elle date de bien plus anciennement que la réfection du toit. Qui s'était faite, on croit s'en souvenir, en même temps que la transformation de la vieille cheminée autrefois en bois et que l'on fit en dur. Par simple précaution. Car voilà, un tel type de cheminée, à l'alpage voisin, il avait créé l'incendie du chalet tout entier. Et l'on ne veut pas qu'ici tout recommence. Alors voilà, en dur qu'on l'a construite, la cheminée. Et elle repose maintenant sur des rails de fer fixés au au raz du plafond, fichés dans le mur des deux côtés de la cuisine. Mais comme l'entrepreneur était un peu radin sur les bords, on ne dira pas son nom, paix à sa mémoire et à son âme, et qu'il a utilisé là des rails de récupération tel qu'il les avait trouvés dans ses débarras, ils n'étaient pas assez solides pour une telle charge, si bien qu'aujourd'hui ils fléchissent. Et si vous mesuriez la hauteur qu'ils ont du point le plus bas au sol, cette mensuration prise en leur milieu, vous trouveriez dix bons centimètres de moins qu'au niveau des murs. A se demander avec des peurs anticipées, si un jour quand même, le tout, fers et cheminée, ne viendra pas en bas, et surtout que ce pourrait être alors qu'il y aurait le plus de monde dans la cuisine et droit en dessous de cet aguillage.

Et sur cette porte d'écurie, qui est une sorte de ruine, mais surtout que l'on n'y touche pas, elle représente tellement de chose, il y a des marques que firen

les anciens bergers. On décèle même sur une planche un dessin qui serait celui d'un edelweiss. Vous voyez, ils avaient du goût et n'étaient jamais les sauvages que l'on croit !

Chère écurie, va. Il y a les perches et les liens en fer pour attacher le bétail. Quand l'on détache, on entend dzom, dzom, ce sont les liens qui entrent en contact avec les planches du sol. Et alors, dans un grand bruit de sabots et de sonnaille, les bêtes se tournent, en général directement du côté de la porte qui est un grand jour dans le mur de l'écurie restée dans la pénombre, et, l'ayant franchie, s'en vont lentement, calmement et avec une certaine dignité de maîtresse femme, sur le pâturage. Les perches quant à elles sont fixées dans les poutres porteuses de la charpente qui montent jusqu'au faite du toit, huit mètres plus haut peut-être. On n'a jamais mesuré. Elles sont fixées de telle manière qu'en enlevant une cheville, on peut les ressortir quand on veut. Ce sont des encoches qu'il y a dans ces poutres. Et les chevilles que l'on met dans les trous, elles empêchent que le bétail, en secouant les liens et les perches, ne permette à celles-ci de sortir de leur encoche. Système simple mais efficace, testé pendant des siècles.

Les liens, on passe l'extrémité de la chaîne avec la clavette d'assurage, peut-être qu'elle a un autre nom, tenez, touret par exemple, dans les trous qu'il y a dans la barre, et on assure par derrière. Il y a quatre, cinq trous par barres. Ce sera autant de possibilités d'attacher une vache. Et comme on l'a déjà dit, les bêtes, elles connaissent toutes leur emplacement et quand on les rentre, elles vont se mettre en place sans qu'on ne leur demande rien. Juste aider à coup de bâton celles qui font leur forte tête et ne veulent rien savoir. Ce sont toujours les mêmes, et c'est certain, elles le font exprès pour vous emmerder, pas d'autre mot. Pour attacher la bête à sa place, on lui passe le lien autour du cou et l'on assure. Avec le même système que tantôt derrière le trou, simplement qu'ici, le trou, c'est une simple boucle. Un lien, cela vous a donc trois parties qui se joignent à une boucle centrale. Il y a la partie qui va s'attacher dans la barre, et il y a les deux autres parties que l'on met autour du cou de la bête pour se rejoindre et que l'on assure. C'est pas plus compliqué que ça. Et s'il y a des liens en fer, plutôt des chaînes, il y a aussi des liens en corde, soit en chanvre, ceux-là qu'on appelle des licols, ils disaient licous dans le temps. C'est plus souple et ça fait moins de bruit. C'est probablement moins solide aussi. Disons que les liens en chanvre, c'est pour de l'immédiat, du passager, tandis que les liens de fer, c'est pour du durable.

Et tout cela, ces chaînes de fer contre le bois, comptez aussi les clochettes avec leur cuir et leur boucle, use peu à peu les barres d'attaches qui prennent un bel aspect vieilli, avec malheureusement de fortes esquilles qui pourraient bien vous jouer un mauvais tour un jour ou l'autre. Mais l'ensemble est beau, toujours émouvant, car il prouve la vie qu'il peut ou pouvait y avoir ici. Dans les buvettes d'alpage, tout cela a été lavé à la pompe à pression et vous montre le détail de ces particularités qui, dans ces lieux dévolus désormais aux touristes, ne serviront plus.

Voyons voir maintenant ces piliers qui, tout en haut, au-delà du plafond de l'écurie montent encore pour aller supporter la poutraison du toit. Ici, à la base, les constructeurs ont eu la sagesse de mettre de grosses pierres pour empêcher l'humidité de remonter dans la base du bois et de le pourrir. Car si l'usure des choses est une réalité, elle se contrôle aisément, tandis que l'humidité est plus sournoise, qui vous crée de sacrés surprises, et au moment où vous vous y attendez le moins.

On regarde les fenêtres. Elles ont été pour la plupart agrandies pour offrir plus de lumière à l'écurie. En même temps, sur le plan esthétique, et surtout vues de l'extérieur du chalet, ce ne fut pas une réussite. Les borgnettes sont certes moins d'actualité, le jour qu'elles offrent est minime, néanmoins elles sont mieux adaptées à l'architecture de la bâtisse tel qu'on la concevait en ces temps passés.

Il y aurait encore des tas de détails à dire, comme ces planches que l'on met sur le sol, pour que bétail ne repose pas sur un lit froid qui serait du béton et que l'on n'aime pas trop par ici. Et des planches qui s'usent plus vite qu'on ne le croit sous le pas des bêtes qui sont lourdes, glissent parfois, et qui surtout, se tenant debout, changent sans cesse de position et contribuent de cette manière à creuser le bois. Alors l'on verra de belles planches travaillées où les nœuds saillent. Et si vous changez parfois une planche qui s'est fendue, ou que la pourriture a affaibli au point que le sabot du bétail y pénètre comme dans du biscôme, que vous en mettiez des neuves, vous allez croire que cet aspect plus clair de ce nouvel élément va persister. Vous n'y êtes pas. Quelques semaines, voire quelques jours seulement après la pose, et cette nouvelle planche aura pris la couleur des autres pour s'intégrer totalement à ce sol brun et noir où, après la sortie du troupeau, les rablets à bouse feront leur travail pour ramener cette matière odorante dans la raie du milieu et qu'ensuite le râbleur attitré chargera dans le tombereau pour aller, comme on l'a vu tantôt, le mener et le vider sur le pâturage. Il y fera alors des gros tas, trois peut-être pour un tombereau, ou quatre, guère plus, que demain il ira épancher. Il prendra sa pelle carrée, puisera dans ces masses odorantes, ces énormes bouses, qu'on disait, déjà envahies depuis longtemps par toutes les mouches de la région, et déposera sa récolte à proximité. Et il fera ainsi jusqu'à ce qu'il ait entièrement réparti le tas. Et les petits tas qu'il aura faits du gros tas, il les aura alignés, presque au cordeau. Et ces tas, on les appelle, des gras, ou mieux encore, des grassons, et l'on sait que les techniciens d'aujourd'hui, ceux qui se souviennent encore, car il en est qui ne savent même plus ce qu'est un grasson, trouvent que ce n'était pas une manière bien efficace d'engraisser son pâturage. Ont-ils raison, ont-ils tort, le débat pourrait durer longtemps et sans qu'on n'en arrive à une conclusion définitive.

Une écurie, c'est quand même quelque chose. C'est là où habite le bétail. Et le bétail, il est vivant. Moins stupide qu'il en a l'air, puisque les vaches savent leur emplacement et le défendent avec vigueur. Ça fait en conséquence un beau raffut dans l'écurie. Et le berger, alors, il gueule, il cogne avec un bâton de noisetier dont l'un des bouts est usé, l'autre lissé par la main de l'homme, il empoigne une

courroie de clochette, il déplace, il gueule encore. On entend ses gueulées. On entend le pas des bêtes. Et ce pas, ce piétinement plutôt, on le perçoit jusqu'à la cuisine où il y a des invités aujourd'hui, qui, si ça continue comme ça, vont s'en aller donner un petit coup de main ! Et le petit coup de main, on sait qu'il ne sert à rien, car ceux ou celles-là, ils ne s'entendent pas au bétail et ne font rien que de l'effrayer un peu plus !

Les vaches sont maintenant tranquilles. Immobiles, couchées sur le plancher de bois de l'écurie. On n'entend plus une sonnaille. Car toute en ont une. Impensable de voir une vache sans sa clochette. On ne saurait pas où aller la rapercher au petit matin. Et puis les clochettes, elles aiment ça. Et elles sont comme nues et empruntées quand elles ont par malheur perdu la leur, en se frottant contre un arbre, là-bas, où même contre le mur de séparation au pied duquel on la retrouvera peut-être dans quelques jours, dans un mois, jamais parfois, emportée par un touriste qui trouvait qu'elle ferait bien pour décorer son appartement !

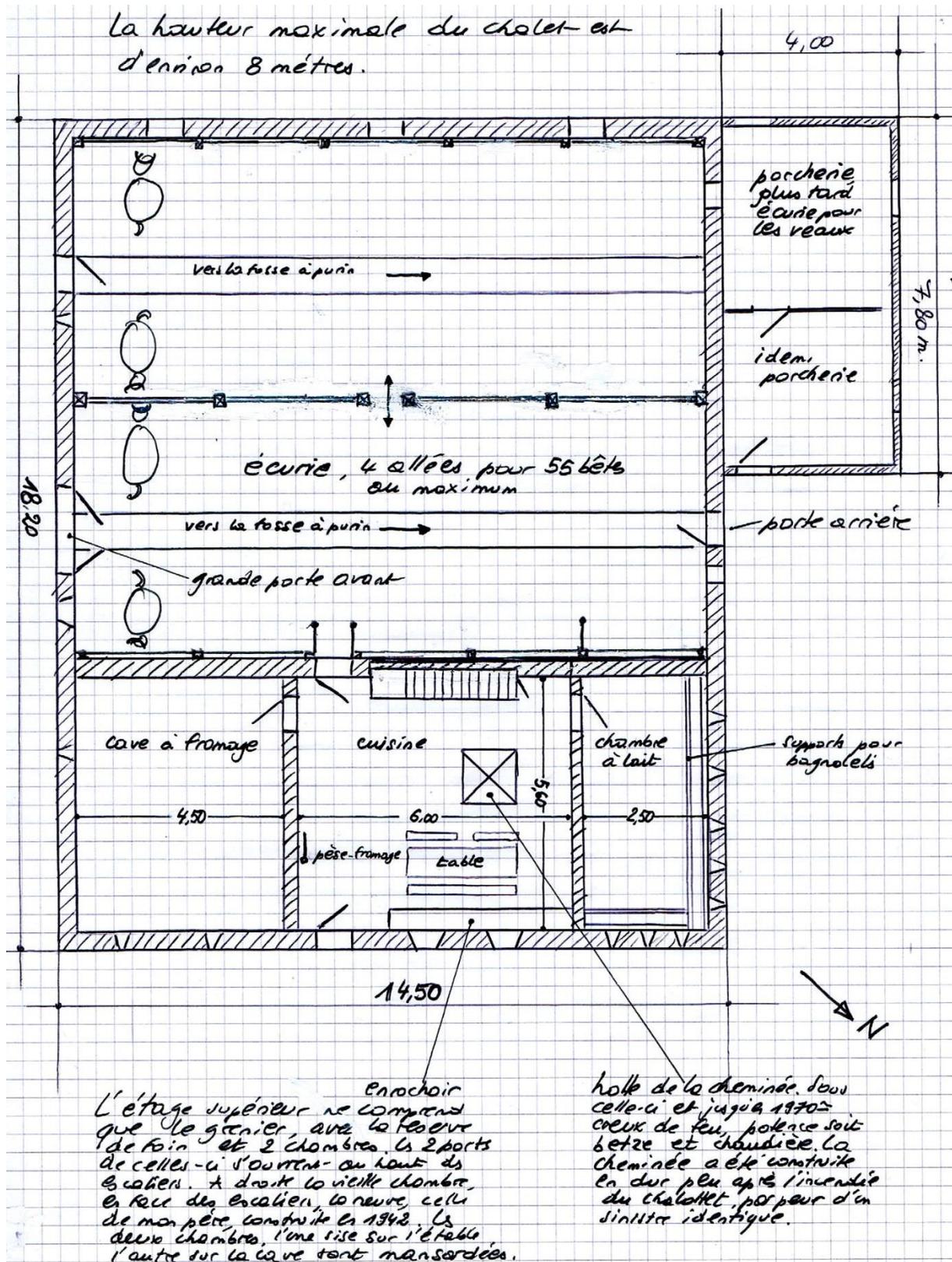
On regarde l'écurie. Et l'on sait qu'il en est de plus grandes et de plus jolies encore que celle d'ici. On n'est pas là d'ailleurs pour venter quoi que ce soit. Ce serait ridicule, simplement pour expliquer. L'utilisation des choses, mais aussi l'ambiance. Qui est bien différente quand l'on remonte ici entre saison, qu'il fait froid, qu'il n'a aucun bruit, qu'un craquement d'une tôle parce qu'il y a eu un coup de vent sur le toit ou un simple rayon de soleil, et que même l'odeur s'est atténuée.

Ces belles écuries de ces grands chalets. Que l'on photographie quand l'occasion nous en est donnée, avec les magnifiques poutres que souvent l'on peut voir, parce qu'il n'y a pas de solin et que par conséquent l'espace est vide de l'écurie au toit. C'est là-haut qu'ils mettent parfois les belles cloches de la montée ou de la descente, sur une perche solide qui repose sur deux éléments eux aussi solides de la charpente. Et cela à une hauteur suffisante pour qu'un collectionneur indélicat ne vienne pas se servir alors que les bergers seraient à l'extérieur du chalet à couper des branches.

C'est l'hiver, la porte de l'écurie est fermée depuis plus de trois mois, et dehors il neige. C'est l'instant exact où il vous faut vous recueillir et repenser à l'ancienne saison où vous aviez découvert cet univers dans ses grandes et petites choses, ne négligeant, si c'est possible, aucun détail que l'on trouverait un peu particulier.

Jean Hiersin

Plan de Mallevaux-Dessus



Pour l'écurie, deux allées et 4 ranches.



Les barres d'attache s'introduisent dans des ouvertures placées dans les poutres de support, les colonnes. Comme ici. C'est dans les barres d'attache percées de trous à espace régulier que l'on passait les liens, lesquels permettraient d'attacher les bêtes.

Paul Hugger parle de l'écurie dans *Le Jura vaudois*, pp. 95 à 98 :

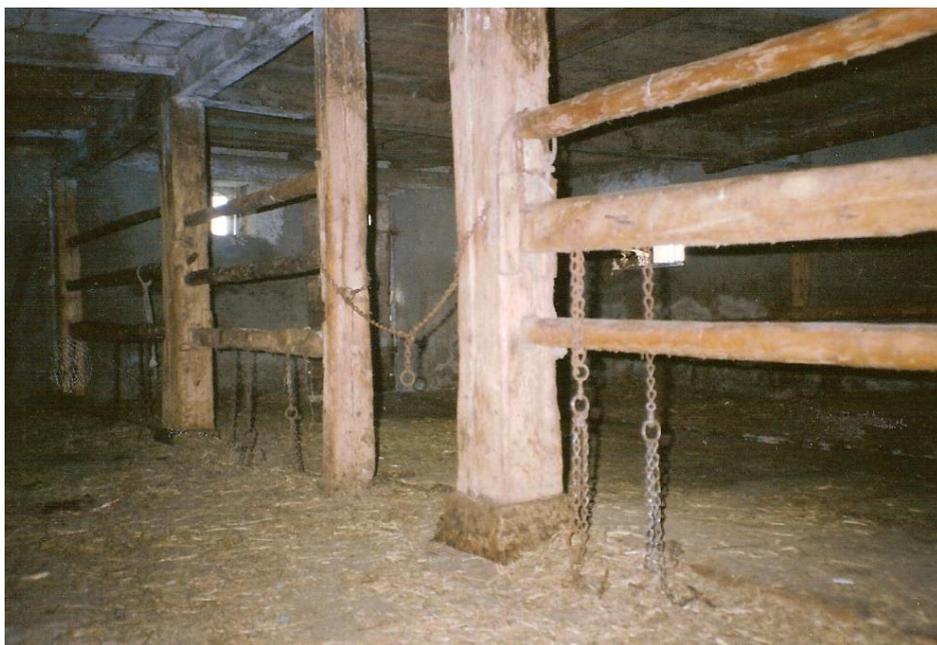
L'étable

C'est à l'intérieur de l'étable qu'on peut le mieux étudier la construction du chalet. La charpente y est généralement apparente, car on n'a pas incorporé le fenil. Le cas échéant il s'agit d'une adjonction ultérieure. De puissantes colonnes soutiennent le faite, relayées par des supports plus petits reposant sur les traverses de l'entresol. Quelques fois on pénètre dans une forêt de petits troncs qui partent tous du sol (par exemple à Pré Derrière, commune de Saint-Cergue).

On ne lésinait pas sur le bois ; au contraire, les connaissances statiques n'étant pas très poussées, on construisait très massivement. Les poutres sont grossièrement équarries et présentent une surface raboteuse. Elles confèrent à la charpente de l'étable un air de robustesse à toute épreuve. De temps à autre on tombe sur un ouvrage particulièrement réussi, qui dénote beaucoup de sens esthétique, ainsi au Chalet des Bioles (Arzier) les colonnes s'achèvent en multiples ramifications et ressemblent au dessin d'une fleur en ombelle. Ailleurs je me suis trouvé sous un dais de poutres suspendu dans l'espace en l'absence de tout support central (les Cernicolets, dans le Risoux français). Ce sont là des exemples impressionnants d'un art qui utilisait exclusivement des chevilles et des coins en bois. On découvre sans cesse des solutions inédites ; ainsi à La Sèche de Gimel (Le Chenit) les poutres horizontales s'incurvent à une extrémité, sans doute pour compenser la dénivellation du terrain. Souvent on voit les gens de la région, les vachers par exemple, jauger ces charpentes avec admiration, remarquant qu'on ne trouverait plus aujourd'hui de charpentier capable de réaliser semblable construction.

N'étant pas spécialiste en la matière, je renonce à donner une description fouillée des charpentes. Les croquis et les illustrations ci-contre suppléeront aux mots.

A l'endroit des couches, des « ranches », le sol de l'étable est revêtu de planches que l'on ôtait jadis en automne pour qu'il sèche mieux. Les mangeoires manquent généralement ; on attache les animaux à des barrières de perches. Souvent une cloison de planches ou un mur isole une partie de l'étable ; ce local spécialement protégé s'appelle le « latzaret » ; on y héberge des veaux ou des animaux malades.



Les barres d'attache avec les liens.